

## Saint Benoît Joseph Labre

Ses parents purent croire qu'il était enfin revenu à la vie normale, et à l'idée de se faire une situation dans le monde, et qu'il jouerait son rôle d'aîné et d'héritier unique comme on l'avait toujours souhaité.

André Dhôtel, *Saint Benoît Joseph Labre*

### **Bibliographie**

André Dhôtel, *Saint Benoît Joseph Labre*, Plon, Paris, 1957 [Un livre somptueux à la surprenante manière : il est presque entièrement composé d'antithèses, peut-être seules capables de rendre quelque chose de l'insaisissable.]

François Gaquère, *Le Saint Pauvre de Jésus-Christ Benoît-Joseph Labre*, Aubanel, Avignon, 1955 [Extrêmement bien documenté. Un livre touchant, apparemment apprécié par Pie XII.]

Agnès de La Gorce, *Un pauvre qui trouva la joie, Saint Benoît Labre*, Plon, Paris, 1933 [Très intéressant d'un point de vue religieux, il présente aussi quelques rares anecdotes, et de saisissantes intuitions.]

Les quelques notes que Léon Bloy consacre au saint dans son *Journal* sont par ailleurs jubilatoires (en particulier : *L'Invendable*, au 8 juin 1907 ; *Le Pèlerin de l'Absolu*, au 20 sept. 1911).

Ont également été consultés des documents courts et non signés, tel l'imprimé trouvé au pied de l'autel dédié au saint en l'église Notre-Dame-de-la-Croix de Ménilmontant. L'extrême difficulté qu'il y a à broser en peu de mots un portrait tant factuel que spirituel de Benoît Joseph Labre est mis en évidence par ce type de document aux théories probablement inexactes et aux conclusions souvent hâtives.

Dresser la carte d'une existence semblable à aucune autre, à propos de laquelle les témoignages sont lointains et souvent elliptiques, et dont de longues périodes se sont perdues dans des campagnes humides, n'est pas si simple. Et c'est sans garantie d'exactitude scientifique que nous tâcherons de dégager les principaux moments de la vie de saint Benoît Joseph Labre. Au risque de heurter le protocole, nous accorderons la plus grande part à l'enfance et à la jeunesse. Les récits touchant à cette période sont en effet sûrs, sans rupture dans l'espace ou le temps, et disent déjà tant du saint dont l'un de ses biographes écrit : « Benoît ne voulu jamais rien abandonner de l'enfance, ni d'une vérité qu'il avait cru saisir. »<sup>1</sup>

Né le 26 mars 1748 à Amettes, en Artois, Benoît Joseph est l'aîné des quinze enfants de Jean-Baptiste Labre et Anne-Barbe Grandsir, très pieux parents. Il est baptisé le lendemain de sa venue au monde. Dès l'enfance, Benoît Joseph, qui avait très certainement lu des récits de Pères du désert, manifeste une attirance pour la solitude, le silence, mais surtout la beauté, l'essentiel. Ses rêves sont déjà grandioses, car au-delà du monde visible, ou du moins intelligible. Il éprouve l'appel du désert. Ses parents veulent en faire un solide paysan, capable de faire tourner convenablement la ferme et la petite boutique. Si l'on sait qu'il cherche très tôt (avant douze ans) à astreindre son corps à une véritable ascèse, et à ne surtout pas se complaire dans les consolations sensibles, il est touché par ce qu'il perçoit comme plus grand et magnifique que le reste. André Dhôtel écrit que le garçon, qui fuit toute fête, querelle ou parole grossière, et qui déteste toute forme de médisance, manifeste en présence des jeunes filles une grande timidité, baissant les yeux « comme saisi par un éblouissement d'amour. » Voilà quelqu'un qui sait voir. On lui connaît encore très tôt un goût prononcé pour les livres, en particulier pour les écrits ascétiques et mystiques de deux auteurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Louis de Grenade et le Père Lejeune, dit l'Aveugle. L'élévation spirituelle de ces ouvrages, ainsi que la violence de leurs charges contre l'esprit du monde, marqueront durablement le jeune Labre. À la fin de l'adolescence, Benoît parle de la Trappe comme du seul lieu où il lui faut vivre à tout prix, faudrait-il passer sur le corps de son père.

Les parents doivent se résoudre à l'évidence : leur aîné n'est pas comme tout le monde. Il se moque du monde. À la vérité, il n'est pas du monde. Le voilà donc envoyé dans divers presbytères (notamment chez l'abbé Vincent, à l'esprit de

---

<sup>1</sup> André Dhôtel, *Saint Benoît Joseph Labre*, Plon, Paris, 1957, rééd. La Table Ronde, Paris, 2002, p. 34.

pauvreté et à la charité d'une radicalité stupéfiante – tout donner, au sens littéral, jusqu'à demeurer dans une pièce parfaitement nue<sup>2</sup> ; mais aussi chez son oncle l'abbé François Labre, non moins charitable et mort du typhus durant les semaines de l'épidémie de 1766, alors qu'il portait secours aux malades tant qu'il pouvait, secondé par un Benoît Joseph téméraire) où il confirme son goût immodéré pour la prière, le silence, l'amour des pauvres et la pauvreté. Mais la perspective du sacerdoce faussant son idéal, il s'en éloigne. Car il ne désire que la volonté de Dieu.

Après plusieurs échecs dans diverses chartreuses (il est refusé en raison de son âge, ou exclu du fait de ses angoisses – il tend de toute sa force vers la Trappe que ses parents veulent écarter par crainte), il part finalement pour la Grande Trappe, dont il est renvoyé. Il quitte définitivement les siens<sup>3</sup>, irrésistiblement attiré par une vie encore très floue mais ô combien nécessaire. Il entre au noviciat à Sept-Fons, près de Moulins, sous le nom de frère Urbain. Une maladie, ses tourments vocationnels et l'indignité qu'il se trouve devant l'Eucharistie auront à nouveau raison de cette sédentarité illusoire. Et c'est au début du mois de juillet 1770 que Benoît Joseph Labre entame la marche qui s'achèvera treize ans plus tard, le 16 avril 1783, par son effondrement sur les marches de Notre-Dame-des-Monts, à Rome.

Certains traits de son parcours de mendiant-pèlerin seront évoqués au fil de la brève étude qui suit, consacrée à la spiritualité du saint. Indiquons seulement qu'il parcourt l'Europe des sanctuaires (l'Italie, en particuliers Rome et Lorette, mais aussi la France, l'Espagne, l'Allemagne, la Suisse), son détachement n'en finissant pas de s'épanouir dans l'humilité, les chemins de Croix, sa charité folle, son mutisme, ses dizaines de milliers d'heures de prière silencieuse, à genoux devant les tabernacles. Il fait des vœux pour mieux se donner lui-même, s'approcher enfin de Jésus-Christ ; il dort sous les étoiles, dans des renforcements de pierre, des étables, des hospices. De nombreux récits témoignent d'une voix surnaturelle, de guérisons, d'un rayonnement physique inexplicable, peut-être même d'un don d'ubiquité. Jamais il ne se sent responsable d'un miracle, fuit à tout prix les suspicions de sainteté, mais se délecte pour l'amour du Christ des outrages, des passages à tabac, des humiliations que lui valent son aspect misérable, sa crasse<sup>4</sup> et l'injustice du monde. On lui trouve parfois la noblesse d'un seigneur pénitent. Des confesseurs, des riches, des femmes pieuses, des avocats, des gens du peuple, des enfants reconnaissent sa

---

<sup>2</sup> André Dhôtel écrit alors cette impressionnante phrase, qui annonce tellement bien la spiritualité labrienne : « Ainsi installés ils pouvaient considérer les croix du cimetière sous la neige, et parler des promesses extraordinaires du monde. »

<sup>3</sup> Parmi les très rares écrits du saint qui nous soient parvenus, nous disposons de deux lettres adressées à ses parents au cours des premiers mois d'errance, après le départ de Sept-Fons. Il y demande notamment pardon pour tous les tourments qu'il a pu leur causer.

<sup>4</sup> Sur cet aspect souvent jugé déroutant, Mgr Pie, évêque de Poitiers, répondra à l'occasion de la béatification, en 1860 : « Vermine pour vermine, celle du corps est-elle plus honteuse que celle de l'esprit ? »

grandeur. Lorsqu'il expire, les gosses de Rome crient partout « Il est mort, le Saint ! ».

Il faut encore affirmer combien la vie de Benoît, dans une admirable ignorance du siècle en général, était en parfait décalage avec le XVIII<sup>e</sup> en particulier, ce qui fera dire à Verlaine : « Benoît Joseph Labre est la seule gloire religieuse française du dix-huitième siècle, mais quelle gloire ! » Nous y voyons comme une réponse aux infects dénigrement (« ce mendiant » ; « pieuse comédie » ; « ce reste de fanatisme ») du cardinal de Bernis, que la popularité grandissante du saint embarrassa suffisamment pour qu'il en attribue la paternité aux jésuites de l'ombre... Apparemment unique dans son siècle et dans l'histoire, la vie de saint Benoît Joseph Labre rappelle néanmoins par certains aspects celle des premiers anachorètes, ou des pèlerins et pénitents du Moyen Age. Elle annonce aussi celle du pèlerin russe qui, un siècle plus tard, lui succédera sur d'autres routes. L'une de ces vies qui témoignent peut-être mieux de la folie de l'Évangile que toutes les autres, en ce que leur parfaite opposition aux mœurs du siècle rejoint très exactement la volonté de Dieu.

### **La volonté de Dieu, ou la quête impossible**

On reprocherait difficilement à Benoît Joseph Labre d'avoir été mené par l'ambition des hommes. Sa spiritualité très complexe, née d'un inexplicable mélange de rencontres, lectures, contradictions humaines, mais surtout de la perception de la voix de la Grâce par un être indéfectible, ne saurait qu'à peine d'affadissement, voire de contresens, faire l'objet de l'exposé méthodique d'une règle ou d'une évidence. Il n'y a pas de méthode Labre, comme il n'y a sans doute pas de méthode François d'Assise. Les saints continueront toujours de surprendre. Les lignes qui suivent s'attacheront comme elles pourront à donner une idée de ce qui constitue l'un des plus extraordinaires aspects de la spiritualité labrienne, et surtout le cœur des trente-cinq années que le saint dépensa sur cette terre : la poursuite intransigeante, obstinée, de la volonté de Dieu. Saint Benoît Joseph Labre a été fidèle à sa vocation. La seule difficulté, c'est que cette vocation échappe à la sagacité des observateurs et, bien souvent, à l'intéressé lui-même. Son histoire telle que nous avons pu la scruter dans des livres, bien insuffisamment hélas, et l'étude de ce qu'on rapporté ceux qui l'ont connu ou

---

<sup>5</sup> Louis Veuillot aura l'astucieuse et cruelle intuition d'un parallèle avec Voltaire : « On éprouvait comme un éblouissement de la beauté morale qui rayonnait du visage de Benoît Labre et qui faisait resplendir ses haillons. On reconnaissait le pénitent, le pauvre, l'ami du Christ. Pour beaucoup, cette splendeur fut une lumière de Dieu, elle les tira des délices mondaines, des ambitions, des avarices, des voluptés, de toutes les imperfections par lesquelles l'homme se perd et nuit aux autres... Dans son carrosse et dans sa gloire, le gentilhomme Voltaire, tout imprégné d'eaux de senteur, était cruellement possédé, infecté et tourmenté de l'esprit de lésine, de l'esprit de vanité, de l'esprit de mensonge, de l'esprit de rancune, de l'esprit de luxure, de tous les esprits qui constituent parfaitement ce que l'on appelle "un vilain monsieur". »

croisé, nous permettraient déjà de dégager, ne serait-ce que par intuition, nombre traits caractéristiques de sa spiritualité. Nous en avons ici retenu trois, qui parlent tant de sa compréhension de l'invisible en général – sa mystique propre – que de sa manière temporelle, charnelle, d'y répondre.

### *L'incontrôlable*

Benoît Joseph ne maîtrisait pas tout. L'appel du désert, assez tôt conçu dans son esprit comme signe d'une vocation trappistine, se faisait de moins en moins contrôlable. Des tensions, ou du moins un délitement de la paix à laquelle il avait tant œuvré et qu'il souhaitait pourtant maintenir, naquirent inmanquablement dans le foyer d'Amettes. Les arguments raisonnables et pieux de ses parents inquiets, qui après avoir consenti à ce qu'il se préparât au sacerdoce, l'avaient laissé partir pour la chartreuse, se heurtaient à un appel incontrôlable que lui seul connaissait et que personne ne pouvait contester. Il demeura pourtant docile, pendant des années, dans la maison paternelle, ou dans les environs chez tel de ses oncles prêtres, pour une nouvelle tentative de vie normale. Mais rien n'y faisait. Dans l'une de ses belles antithèses, André Dhôtel note ainsi : « Absolument soumis, et s'opposant de tout cœur à la volonté familiale. » Seul l'abbé François Labre semble avoir perçu assez tôt que l'appel est profond, véritable, ne souffrant pas d'exception, car il vient du Ciel.

Benoît Joseph, qui ne désire que la vérité, sans jamais tolérer la moindre concession, serait-elle enveloppée d'une charité de bon sens ou du plus élémentaire esprit d'obéissance, traverse de terrifiantes angoisses. Secondées par des infirmités de passage, elles lui feront quitter successivement tous les lieux où il s'essaiera dans l'espoir – ce fut une fois une quasi-certitude : la Trappe – qu'ils lui offriront la vie que le Seigneur lui a préparée. Ses confesseurs reconnaîtront la profondeur unique de son esprit d'humilité, déchiré entre la crainte d'offenser la volonté du Maître et la perception d'un appel divin dont il ne se sentira jamais digne.

On perçoit un peu mieux comment la spiritualité labrienne est pétrie d'un parfait mépris des règles du monde et de ses moindres consolations ou honneurs, qui jamais ne sembleront avoir la moindre prise sur le pèlerin en haillons. Pas absolument méprisée pour autant, la question temporelle ne l'intéresse que tant qu'il peut réjouir les cœurs en vérité, témoigner de l'immense bonté de Dieu. On sait que partout où l'occasion lui en a été donnée, il s'est livré avec zèle et discrétion à toutes les tâches matérielles ou séculières, des plus ingrates aux plus nobles (il enseignera le français à la demande de l'un de ses hôtes italiens). Sa douceur, sa générosité, son inépuisable souci des pauvres et des souffrants, à qui il donne tout ce qu'il peut, c'est-à-dire son extraordinaire prière et presque tout

ce qu'il reçoit comme mendiant, témoignent de l'importance qu'il accorde à la consolation des hommes. À l'attention de ses fidèles hôtes de Lorette, les Sori, chez qui il prendra la plus misérable couche à la cave, demandant à être traité comme un voleur potentiel tenu enfermé durant la nuit, il dira des prières dont la vitalité économique retrouvée du commerce Sori semblera attester l'efficacité.

Benoît Joseph n'a pas d'autre visée que Jésus-Christ. Il n'a pas d'objectif précis sur la terre, même si l'on croit savoir qu'il espérera toujours être accueilli quelque part comme religieux, sans pour autant se bercer d'illusions. Il sent que son chemin est ailleurs.

Certains témoins ont dit de son cadavre qu'il était semblable à celui du Christ descendu de la Croix. Comment ne pas voir que le grand amour du Calvaire, qui lui fit prendre part à tant de chemins de Croix, en particulier ceux des pauvres dans le Colisée, guida sa vie jusqu'à en faire tout entière une marche écrasée par la Croix, çà et là jalonnée d'une Véronique ou d'un Simon de Cyrène, mais façonnant peu à peu son incompréhensible image selon l'étiquette d'une cour qui n'est pas de ce monde.

### *L'obéissance*

Si sa vie manifeste visiblement un souverain mépris du monde et de ses règles, Benoît ne se dresse jamais en violent, pas plus qu'en moralisateur sûr de son fait. Il est à la fois certain et sûr de rien. D'où découle, avec sa surnaturelle humilité, une obéissance absolue à l'autorité légitime, celle de Dieu, qui le plus souvent s'exerce à travers les hommes. Face à ses parents d'abord. On voit bien comment les années passées à leur exposer ce vers quoi tendait tout son être, les années dans les presbytères mais aussi à la ferme, à travailler comme on l'attendait de lui, sont marquées par son incapacité à forcer leurs recommandations, à braver leurs refus. Lorsque, le 12 août 1769, il les quitte définitivement pour la chartreuse qui finalement le conduira à Sept-Fons, c'est avec l'accord (certes douloureux) de sa famille, de l'évêque de Boulogne et du supérieur du monastère. Ne sachant rien de la route qui s'ouvre alors, mais décidé – ou appelé – à ne jamais revenir, c'est donc bien dans l'obéissance à la hiérarchie des hommes et de l'Eglise qu'il annonce à ses parents qu'ils ne se reverront que « dans la vallée de Josaphat ».

Les illustrations de cet attachement à l'obéissance, que couronne souvent l'insupportable angoisse de s'écarter de la volonté de Dieu, et par là même le trouble qu'il y a à s'engager avec la crainte de résister silencieusement ou de se dédire, sont innombrables.

Dans la direction spirituelle, par exemple, l'angoisse de son indignité devant le Saint-Sacrement le tient souvent éloigné de la communion, malgré les

remontrances du supérieur monastique ou du confesseur. Il ne s'y plie que lorsqu'est clairement brandie l'arme de l'obéissance. Ainsi se limite-t-il, avec une absolue fidélité, à ce qui lui est expressément ordonné. Une fois, sur l'ordre clair d'un confesseur et contre tous ses vœux privés, il pousse l'obéissance jusqu'à se laver. Mais les conseils lui importent peu, et perdent même toute valeur dès lors qu'ils se heurtent à ce qu'il sent intérieurement des chemins de Dieu<sup>6</sup>. Face au commun des mortels, tels les Sori, le mot d'*obéissance*, encore plus efficacement s'il est assorti du verset d'Évangile idoine, suffit à le faire renoncer à son ascèse pour accepter les biens matériels qu'on lui offre. La peur de ce type de situation explique sans doute en partie sa fréquente fuite des hommes, et ainsi de toute admiration ou attachement désordonné, et son grand silence.

Il n'est pas sans intérêt de relever que son attachement au silence n'est pas sans permettre qu'il s'exprime lorsque la charité l'impose. Ainsi exerce-t-il la correction fraternelle, pour aider ses frères en humanité à demeurer sur une route à peu près droite, en leur rappelant que le mal du péché est infiniment plus grave que celui de la maladie. Au milieu d'une querelle, de médisances ou de propos mondains, sa voix pouvait s'élever dans le dortoir d'un hospice pour indigents : « Eh ! Pensons plutôt à la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Il pouvait distribuer à des gens en parfaite santé les opuscules sur la mort qu'il tirait de sa besace, leur annonçant charitablement que leur dernier jour était plus proche qu'ils ne voulaient le croire. À Bari, il se met à chanter les litanies de la Vierge pour des prisonniers implorant un geste à travers leurs barreaux. Sa voix est d'une beauté surnaturelle, si bien que la ville s'attroupe devant la prison pour l'entendre. Lorsqu'il ramasse son chapeau, celui-ci est plein de pièces qu'il donne aux prisonniers avant de disparaître.

Comme pour se lier davantage à la vie véritable qu'est en ce monde l'impossible quête de Dieu, il se fait membre, à Assise, où la figure de saint François l'émeut et l'inspire, de l'archiconfrérie du saint Cordon.

Devant son étonnante obéissance à l'invisible et la radicalité de ses choix, nous rallions l'analyse d'André Dhôtel, qui donne Benoît Joseph comme « engagé par un vœu dont il n'était pas maître », cherchant à goûter aux splendeurs de la création selon « le parcimonieux usage de ce qui reste permis à l'homme lié par des vœux. »

### *La confiance*

---

<sup>6</sup> Bloy rapporte dans son Journal une étonnante anecdote dont nous n'avons pas pu établir l'origine, mais qui vaut d'être citée : « Une fois son confesseur lui dit : “Mon ami, vous feriez mieux d'aller en condition, vous faites offenser le bon Dieu. Le monde dit que ce n'est que la paresse qui vous porte à mendier.” Benoît répondit très humblement : “Mon père, c'est la volonté de dieu que je mendie. Tirez le rideau de votre confessionnal et vous verrez...” Le prêtre obéit et vit une lumière qui éclaira toute la chapelle. »

Les seuls actes visibles de Benoît Joseph diraient d'abord finalement, en dépit des apparentes déroutes et des angoisses, une absolue confiance dans le dessein bienveillant de Dieu. Il vit l'invivable sans apparemment s'en étonner outre mesure, suit à tâtons une vocation impossible, qu'il découvre et accepte humblement. Jamais son immense amour du Christ ne semble ébranlé, bien au contraire. On est en droit de voir sa douceur, sa patience, comme des signes d'une paix plus grande que le monde, qui nous seraient jetés au visage comme des invitations à reconnaître Celui dont tout manifeste la gloire, et que nous ne voulons pas voir.

On peut lier cette surnaturelle disposition à la confiance, autrement dit cette Foi, à la prière du saint. Sa pratique extrême de l'adoration eucharistique (on rapporte des journées entières passées à genoux devant le Saint-Sacrement ou le tabernacle, pendant des périodes de plusieurs semaines), les chemins de Croix médités sans relâche, mais aussi son immense tristesse de ne pas aimer Jésus (cette expérience ne fut peut-être pas continue) mise en regard d'une vie selon la pauvreté, la chasteté et la Charité, semblent finalement indiquer que son existence n'était qu'une prière adressée à Celui en qui il avait mis toute sa confiance et toute son action de grâce. On sait que Benoît Joseph avait une confiance quasiment nulle dans l'efficacité de ses oraisons. Il ne s'attribua jamais une guérison, pas même celles qui ne laissaient au doute qu'une maigre fenêtre de tir.

Sa Foi comme évidente trouve une réjouissante illustration dans la prière<sup>7</sup> qu'il écrivit en latin pour une famille italienne qui l'avait accueilli quelques heures :

*Jésus-Christ, roi de gloire, est venu en paix.  
Dieu s'est fait homme.  
Le Verbe s'est fait chair.  
Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.  
Jésus-Christ allait en paix au milieu d'eux.  
Jésus-Christ a été crucifié.  
Jésus-Christ est mort.  
Jésus-Christ a été enseveli.  
Jésus-Christ est ressuscité.  
Jésus-Christ est monté au ciel.  
Jésus-Christ triomphe, Jésus-Christ règne.  
Jésus-Christ gouverne.  
Que Jésus-Christ nous délivre de tout mal.  
Jésus est avec nous.  
Notre Père... Je vous salue Marie... Gloire au Père...*

Dans la plus grande détresse, Benoît Joseph continue de donner sa confiance à Celui en qui il remet tout. Il prie, selon l'admirable formule d'André Dhôtel, en

---

<sup>7</sup> Prière à laquelle on attribue la protection miraculeuse, au cours d'un tremblement de terre, de la famille qui avait accueilli le saint.

prononçant « des paroles de confiance, pour ainsi dire en dehors du temps, par le subtil décalage que seule réalise la prière, qui ne s'attache à aucune réponse, parce qu'il a déjà été répondu depuis toujours [...], que ce soit même dans la contradiction totale. »<sup>8</sup> L'idée de la damnation lui cause une grande peine. Mais sa condition de pauvre, à l'éminente dignité rédemptrice (Bossuet), lui apporte réconfort. Il est hautement attaché à la confession, dont il parle parfois, et à l'Eucharistie. On le voit très préoccupé par le salut d'autrui.

Après sa mort, sa mère écrira dans une lettre à l'une des hôtes italiennes de son fils que si Benoît-Joseph « s'est sanctifié sur la terre par la pratique de l'humilité et autres vertus chrétiennes, [...], la vie édifiante qu'il y a menée même dès l'enfance était le pur effet de la grâce, par conséquent le seul ouvrage du Saint-Esprit ». Cette analyse dénote sans doute une grande foi, mais aussi l'humble capitulation de la raison humaine devant ce qui la dépasse par tous les côtés. Nous souscrivons à l'incompréhensible affirmation d'Agnès de La Gorce, qui voit en Benoît un homme qui « n'existait que perdu dans la gloire de Dieu. »

Malgré l'extrême complexité de la spiritualité labrienne, la figure et la vie du saint parlent sans relâche des trois cœurs dont il affirmait nettement la nécessité pour aimer Dieu : un cœur de feu pour Dieu, un cœur de chair pour le prochain, un cœur de bronze pour soi-même. Un programme difficilement séparable de l'obéissance et de la confiance. Dans les pas fuyants et amoureux de Benoît Joseph Labre, tout est parfaitement clair, mais l'on n'y comprend rien.

---

<sup>8</sup> André Dhôtel, *op. cit.*, p. 117.